

manifestée ; bref, elle l'avait congédié et le mariage était rompu. Les événements s'étaient tellement précipités qu'on apprit en même temps au Prieur la fuite de madame de La Pave chez ses parents d'Alençon et son retour chez elle après le départ définitif des Combalen.

Ces nouvelles plongèrent madame de Frémeuse dans une pure extase de joie ; car elles la délivraient de toutes ses inquiétudes et lui rendaient toutes ses espérances. Il y eut plus d'incertitude et plus de mélange dans les sentiments de son fils, quoique certainement la satisfaction y dominât.

—Je ne doute pas, dit-il à sa mère, que ce ne soit simplement partie remise et qu'elle ne se remarie un jour ou l'autre ; mais, du moins, ce ne sera pas sitôt et, de plus, on peut espérer qu'elle fera un meilleur choix. Il y avait quelque chose de particulièrement pénible à voir cette femme d'élite, si distinguée et si délicate, tomber entre les mains d'une brute. C'était comme un mauvais rêve.

Il y avait, dès ce moment, une démarche qui s'imposait à Maurice : madame de La Pave, après avoir pris cette grave détermination, qu'elle savait devoir lui plaire et à laquelle il n'était peut-être pas étranger, devait attendre de lui quelques paroles de sympathie et de félicitation ; il voulut les lui porter sans retard et se rendit le jour même au château.

On l'introduisit dans un petit boudoir tendu de soie jaune, où la jeune femme était en train d'écrire.

—Ah ! dit-elle simplement en se levant, c'est aimable ! Vous me prévenez, je vous écrivais.

Et dès qu'ils furent seuls, lui touchant le bras légèrement et dressant vers lui sa jolie tête :

—Eh bien ! dit-elle, êtes-vous content ?

—Très content et très heureux, dit-il en souriant, et, si j'y suis pour quelque chose, très reconnaissant !

—Vous y êtes pour tout ! dit madame de La Pave avec force.

Puis, s'asseyant et lui montrant un siège :

—Mettez-vous là !

Elle se recueillit un peu, soupira longuement et reprit :

—Monsieur, je désire que vous me connaissiez bien... Comme toutes les femmes, je puis être à mes heures très dissimulée et même très perfide... mon malheureux cousin vient d'en avoir la preuve... mais, en général, je suis franche et droite... vous le savez déjà ! vous allez le savoir encore mieux. Ecoutez-moi donc : J'ai aimé mon mari, peut-être pas avec toute la tendresse passionnée qui est en moi, mais je l'ai aimé sincèrement ;—je l'ai aimé vivant, je l'ai aimé mort... jusqu'au jour où vous m'avez transmis de sa part cette prière, ou plutôt cette injonction... que vous savez. En vérité, monsieur de Frémeuse, autant qu'on peut répondre de soi, j'aurais été capable de ce dévouement, de cette fidélité éternelle à sa mémoire qu'il me commandait. Mais de tels dévouements et de tels sacrifices n'ont de prix et n'ont de douceur que s'ils sont volontaires. Que mon mari ait prétendu me les imposer, en charger ma conscience, en tourmenter à jamais ma vie, qu'il ne s'en soit pas fié à moi, c'est ce que je ne lui pardonne pas !... J'obéis cependant à sa volonté ; je cède, mais sachez bien que je le fais pour vous seul, parce que, après vous avoir longtemps méconnu, et même détesté, j'ai appris à vous estimer beaucoup et que je ne puis souffrir la pensée d'être mésestimée par vous... Voilà la vérité, la vérité pure. Maintenant, jugez-moi comme vous voudrez et faites ce que vous voudrez. Je trouverai toujours que vous avez raison !

Comme elle achevait de parler, deux larmes jaillirent à travers ses épais cils bleus et glissèrent sur ses joues.

—Madame, répondit Maurice, maîtrisant difficilement son trouble profond, une âme passionnée comme la vôtre doit comprendre et pardonner toutes les faiblesses, toutes les exaltations de la passion : Pardonnez donc à Robert... il vous a tant aimée ! Pour moi...

Il y eut en ce moment dans le cœur du jeune homme un tel conflit de sentiments que sa voix se brisa et il fut forcé de s'interrompre.

Après une courte pause :

—Pour moi, reprit-il, pour ce qui m'est personnel, après ce que vous venez de me dire, je ne puis que me consacrer à vous absolument... J'essayerai donc de tout mon cœur d'être pour vous l'ami et le soutien que vous avez rêvé.

—Merci ! dit-elle en lui tendant la main, et cette main prit alors possession définitive de ce loyal soldat.

Dès cette minute, en effet, il lui appartenait et il était impossible d'imaginer qu'il pût se dégager des liens si habilement et si fortement tissés dont elle l'avait enveloppé. Mêlant à ses ruses profondes une sincérité de passion qui en était l'excuse, elle avait trouvé le moyen de lui faire un devoir de reconnaissance, une obligation de générosité, et presque un point d'honneur de cette amitié qui était si près d'être de l'amour,—de cet amour qui était si près d'être un crime.

Maurice était donc, à dater de ce jour, engagé dans cette liaison singulière dont il avait en d'autres temps si vivement pressenti le charme et le danger. L'expérience ne trompa pas ses prévisions. Il connut le charme et il connut aussi le danger. Il comprit mieux que jamais combien il était difficile de maintenir dans les limites de la raison et de l'honneur ces relations d'intimité quotidienne avec une jeune femme d'un contact si redoutable. Car madame de La Pave n'était pas seulement une créature d'une grâce idéale évoquant devant l'imagination toutes les grandes séductrices dont l'histoire et la poésie ont consacré les noms : elle était aussi de la rare fatale de Circé ; elle avait ce genre de beauté qui ne parle pas aux meilleurs instincts de l'homme, mais qui chez tous les hommes trouve à qui parler. C'était une de ces magiciennes qui semblent recéler dans leur langueur étrange, dans leurs formes exquises, dans leur ironique sourire, le secret d'amours inconnus.

On dit que la fascination de certains serpents plonge leur victime dans une sorte de stupeur qui, pour être mortelle, ne semble pas douloureuse, et n'est, peut-être pas sans une secrète volupté.

C'était ainsi que Maurice, en présence de la jeune veuve, se sentait comme la proie d'un enchantement dont il ne voulait pas se défendre et qui lui faisait tout oublier. Mais dès qu'il ne respirait plus son parfum personnel, dès qu'il n'entendait plus la musique de sa voix, le charme se rompait et il voyait les abîmes ouverts.—Où allait-il ? quelle suite, quelle fin, quelle issue possible à cette liaison sans nom, innocente encore sans doute, mais déjà suspecte au public, et déjà compromettante pour celle dont la réputation devait lui être aussi sacrée que la sienne même ?—Et puis quel serait l'avenir ? Son congé terminé, partirait-il ? Le laisserait-elle s'éloigner maintenant ? Allait-il donc, lui aussi, renoncer à sa carrière, se rendre coupable de cette insigne faiblesse qu'il avait tant reproché à Robert ? Et pour la même femme... et sans la même excuse ! Car Robert, du moins, avait le prétexte du mariage.—